

Il me faudra ensuite payer au prix fort, une « spéciale » jusqu'à Apasindava, quelques kilomètres après Mangoaka. Le chauffeur sourit, heureux de sa meilleure affaire de la saison.

Au centre d'Apasindava, je décharge mes bagages à l'ombre d'un arbre rachitique. Guillaume, un Français, vit là avec sa femme et ses deux enfants. Il connaît bien la région et son voilier est amarré dans une baie proche. Envisageant de rester quelques jours sur place pour me familiariser avec la navigation sur ces mers que je ne connais pas, je lui explique mon projet et lui demande son avis sur mes chances de succès.

Sa première réponse est enthousiasmante : « Il faut que tu essaies de faire le tour de Madagascar, ça n'a jamais été fait ! »

Le lendemain, Guillaume doit descendre avec un boutre chercher du riz et du bois à Befotaka, à quarante kilomètres de là. Il m'invite à partir tôt et m'assure que je peux compter sur une aide en cas de problème.

Au fil de la discussion, je demande si un jeune du village veut pagayer avec moi, mais finalement, c'est Guillaume qui décide de m'accompagner ; le boutre partira plus tard et nous remorquera le cas échéant. L'idée de commencer mon voyage avec un remorquage par un bateau à moteur dès le premier jour ne m'enchantait guère. Car à cette mi janvier, mon quota annuel de carbone a été largement dépassé avec le trajet effectué en avion.

Avant de dormir dans un bungalow, à quelques mètres de la plage, je sors sous les étoiles mais je ne trouve pas la croix du sud.

pas en restant dans ce site isolé que j'ai une chance d'en savoir plus. J'embarque avec le maître d'école qui découvre l'efficacité de la pagaie double. A chaque fois, c'est en effet un des sujets d'étonnement de tous les piroguiers qui ne connaissent que la pagaie simple. Il est surprenant que parmi tous les peuples qui, depuis des millénaires, ont dû se propulser sur l'eau, seuls les esquimaux aient eu l'idée de fixer une pale à chacun des bouts des pagaies.

Nous accostons devant les cocotiers et le kayak est transporté sur la place du village, devant la case du président. Malgré ma situation délicate, je me dis que porté à l'épaule par une dizaine de jeunes athlètes, avec son cortège de petites filles qui l'accompagnent en chantant, mon Nautiraid a vraiment de l'allure !

Devant une centaine de villageois de Boubatsitrarara, le président explique la situation. J'insiste pour que l'on retrouve l'homme qui nous a tenu compagnie avant le vol, mais la maîtrise du français par le Président varie selon la fermeté de mes propos qu'il fait semblant de ne pas comprendre. Je déclare que je resterai ici jusqu'à ce que mes affaires me soient rendues, et que même si l'argent ne revient pas, il me faut ma tente, ma pharmacie et mes vêtements.

Je parle de faire venir la police, l'ambassade de France, un hélicoptère, l'armée...

Les rires de certains m'amènent à penser que bon nombre des villageois comprennent mieux le français que ce qu'ils laissent paraître. Le Président passe d'une case à l'autre et les discussions se poursuivent.

Je reste vautré à l'ombre sur des filets de pêche. Au pied de l'arbre, une grosse pierre à grain fin sert à aiguiser les machettes. Apparemment, elle est unique dans le village et tour à tour, les

Je regrette de n'avoir pas mangé plus copieusement ce matin ; le petit déjeuner nocturne est bien loin et la faim commence à se faire sentir. J'aperçois plusieurs pirogues qui se dirigent toutes dans la même direction. Un village doit être caché dans les environs. J'engage la conversation avec un des équipages : « Le président ?

— C'est moi ! »

Je leur signale que je suis fatigué, et que je cherche un endroit pour mettre ma toile de tente. Ils me proposent une poignée de crevettes et m'invitent à les suivre. Le vent devient portant, la deuxième voile est hissée et le kayak prend sa place dans la file des pirogues qui rentrent de la pêche aux crevettes. Je salue fièrement les femmes sur les berges, remonte un bras de rivière qui permet d'accoster à quelques dizaines de mètres de la case de Jean Dieudonné, président du village. Il vit seul avec son petit de deux ans.

Nous partageons une platée de riz avec des poissons. Après une sieste, je flâne parmi les séchoirs. Les hommes réparent les filets, les femmes mettent les crevettes au sel. À la boutique, des gaillards musclés essaient de me convaincre d'offrir des tournées générales de rhum.

La mer traverse le village régulièrement et les maisons sont sur des pilotis à un mètre du sol. Les claies ajourées des planchers permettent aux poules et aux canards de bénéficier des détritiques que l'on fait tomber entre les lattes. Comme des cochons accompagnent la volaille dans sa quête bruyante d'une case à l'autre, le Président m'explique que son village est chrétien. La présence des porcs, rare à Madagascar, constitue ici un vestige des bienfaits des missionnaires chrétiens qu'on arbore avec fierté.

Au nord, dans la brume bleue, la pyramide d'Ambat, dépasse derrière Nosy Fally. C'est un sommet faddy caractéristique qui sert de repère à toute la région. Je l'avais identifié loin d'ici, deux jours avant Port Saint Louis. Mes premières rencontres avec les crabes de mangrove semblent bien loin.

L'autre rive est atteinte après quatre heures de traversée, sans un souffle de vent. Nous sommes sortis de l'eau brune des estuaires et avons retrouvé l'eau transparente.

Un vent de mer nous rafraîchit un peu et nous retrouvons de l'énergie pour poursuivre vers la Baie des Russes. Nous avons fait aujourd'hui plus de quarante kilomètres à la pagaie.

Les plages sont désertes et les possibilités de bivouacs innombrables. Nous accostons près du village de Madiron Appas, demandons où se trouve l'eau douce et l'on nous montre des sources d'eau claire et fraîche à quelques mètres du rivage.

Je me livre à des douches multiples et répète les trempettes de déssalage avant la sortie des moustiques.

Le soir tombe ; un garçonnet d'une dizaine d'années, de l'eau jusqu'au cou, joue avec une pirogue miniature finement construite. Il règle les voiles impeccablement et s'amuse jusqu'à la nuit noire à laisser le vent ramener son embarcation vers la grève. Au village proche, des fillettes chantent les comptines.

Comme à chaque campement, nous bénéficions du passage des nombreux visiteurs du soir : deux énormes bernard-l'hermite gros comme le poing traversent le sable, là où le riz est mis à refroidir, un scolopendre de vingt centimètres se faufile entre mes pieds ; une énorme chauve-souris cherche à sortir du piège où elle s'est fourvoyée, entre la tente et son double toit, un paisible caméléon enroule tranquillement sa queue sur le bâton qu'on lui tend.